

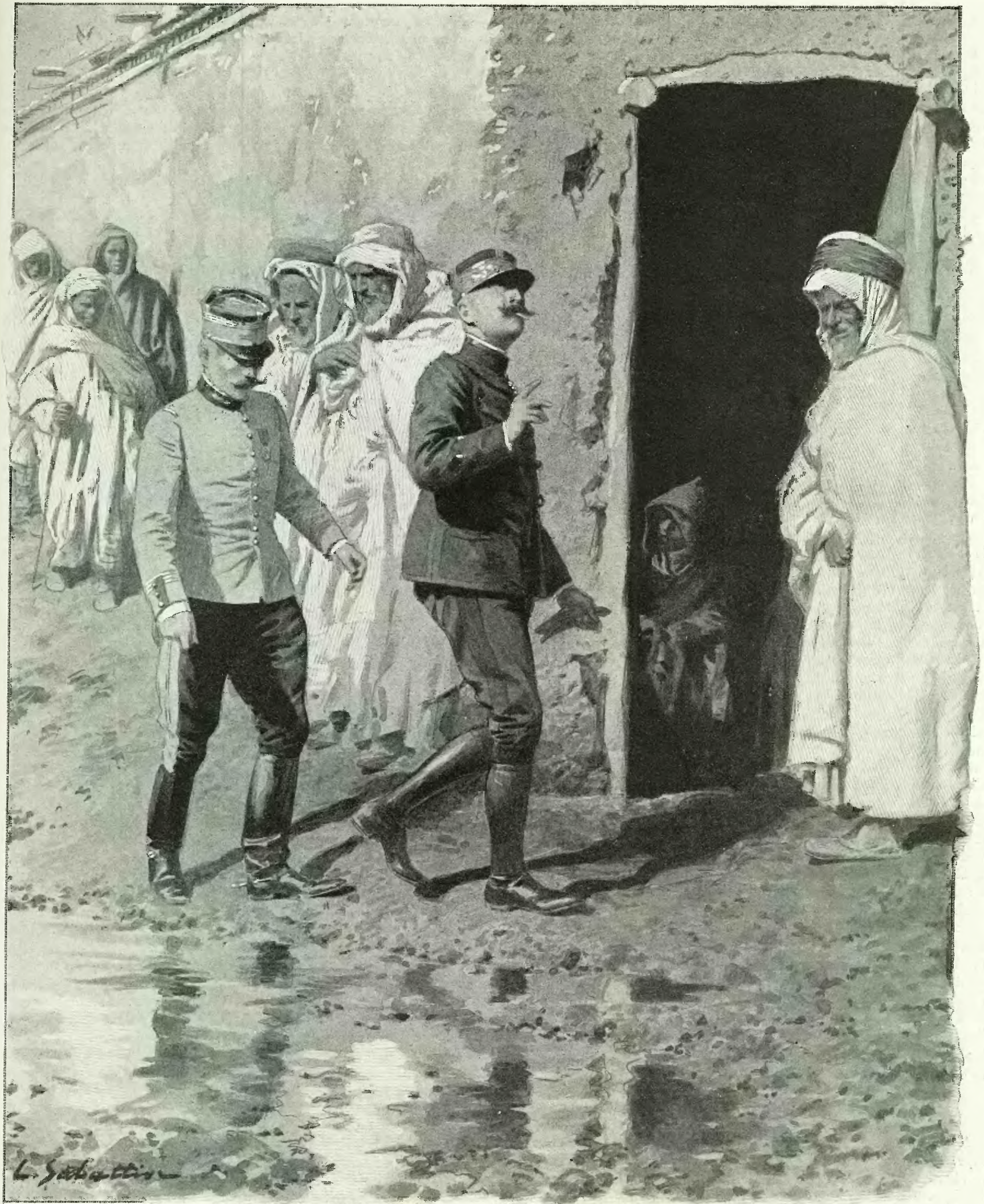
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet du *VOLEUR*, par M. Henry Bernstein ;
2^o Le premier fascicule du roman nouveau de M. Marcel Frévoſt : *HENRIETTE DERAISME*

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 13 AVRIL 1907

65^e Année. — N^o 3346



L'OCCUPATION D'OUIDA

Après l'entrée en grand appareil militaire, le général Lyautey inspecte, à pied, les ruelles fangeuses de la ville.

Photographie de M. Hubert Jacques. — Voir l'article et les autres photographies, pages 236 à 238.

Ce numéro contient

Le Voleur, par HENRY BERNSTEIN,
le grand succès du théâtre de la Renaissance.

Il contient également le premier fascicule de :
Henriette Deraisme, par MARCEL PRÉVOST.

COURRIER DE PARIS



On ne rencontre cette semaine que des gens qui descendent du train ou de l'auto, c'est-à-dire les privilégiés qui ont pu parcourir un petit coin du monde pendant les vacances de Pâques. — J'arrive du Midi. — Moi, je déballe du Nord. — Moi, de Séville. — Moi, de Fontainebleau. Et de rapides impressions s'échangent au coin des rues, le temps que dure une poignée de main, à table dans les dîners en ville, au cours des futilités visites. Chacun s'ébahit que l'autre ne connaisse pas l'endroit qu'il vient de découvrir et qu'il ignorait la veille. Celui qui sort de Bâle dit à celui qui débarque d'Alger et qui n'a jamais été à Bâle : « Comment ! vous ne connaissez pas Bâle ? » et l'Algérien dit au Bâlois qui n'a jamais été à Alger : « Ce n'est pas possible, voyons ? Vous connaissez Alger ? »

Aucun de ces voyageurs ne consentirait à avouer qu'il s'est absenté par plaisir, simplement pour prendre une distraction à laquelle d'ailleurs rien ne le contraignait. Non. Tous n'en pouvaient plus, ils allaient mourir, ils étaient au bout de leur rouleau. Le médecin leur avait dit : « Il faut, absolument que vous trouviez le moyen de quitter Paris, de changer d'air, ne serait-ce que deux jours, un seul même... cela vaudrait toujours mieux qu'rien. » Aussi certains ont-ils été à Venise pour y passer une soirée, la nuit et la matinée du lendemain. Et, si peu que ce soit, ils sont forcés de convenir que cela leur a fait le plus grand bien. Cependant, quoique l'on ait été ravi de partir, surtout après cet abominable hiver, on est également enchanté de rentrer, « maintenant que l'on a repris des forces ». On se félicite déjà mutuellement de sa bonne mine. Au gras l'on certifie : « Vous avez maigri », et au maigre dont on tâte les côtes : « Mais, ma parole ! il a engraisé ! » Il ne faut pas se tromper.

Ce qui frappe chez la plupart de ceux « qui ont été à la campagne », c'est leur embarras à fournir sur elle le moindre détail, pour cette raison dominante qu'ils l'ont vue sans la regarder. Ils pensaient à autre chose. Combien en effet sont capables de l'aimer et d'en sentir, principalement à cette époque-ci de l'année, les frustes joies ? Tout ce qu'on peut leur arracher c'est qu'ils l'ont trouvée *très en retard*. Qu'ils ne se fassent pas de bile, elle se rattrapera. Ils ont d'ailleurs raison sur ce point. L'arbre à Paris, qui sait à quoi sa noblesse l'oblige, est un article de primeur. Expliquez cela ?... Il manque de terre et d'air, il pousse à la diable, entouré de murs, les pieds dans un inextricable enchevêtrement de tuyaux, de conduites d'égouts, de fils électriques, avec des trains circulant entre ses racines, et chaque année pourtant il nous sort son costume à petits plis verts bien avant ses parents de province qui, eux, ont toutes leurs aises et commodités !... et du fumier jusqu'au cou ! C'est à n'y rien comprendre.

* *

A l'Épatant, l'autre jour, je me suis entretenu avec un des derniers et aimables messieurs à guêtres blanches de l'Empire. Il revenait du concours hippique. Une fine poussière sablait sa cravate lavallière bleue à pois blancs.

— Je ne suis pas le moins du monde furieux, m'a-t-il déclaré. Même après le Salon de l'Auto,

notre vieil Hippique fait très brave contenance. Croyez que je m'efforce de suivre mon temps, mais est-ce lui qui va trop vite ou moi plus assez, toujours est-il que nous nous trouvons rarement en ligne ? J'admire le progrès, je l'encourage même... et j'ai la sagesse de n'en pas profiter. Il y a deux autos à la maison. C'est moi qui les ai payées et ce sont mes enfants qui s'en servent. Je m'abstiens d'y monter — non que j'aie peur — mais cela m'ennuie et apporte à mes habitudes un trouble dont je ne ressens pas le besoin. Il me semble que je suis dans un ascenseur en plaine, ou dans une espèce de wagon déraillé. Songez-y, en effet ? Depuis soixante ans, je puis dire que je ne suis pas descendu de voiture une seule fois, quelle que soit la voiture, sans accorder un coup d'œil d'intérêt au cheval. Aujourd'hui, si j'allais en auto, je continuerais à regarder à la même place, je ne verrais plus rien, ça me rendrait très malheureux. Non, je préfère des brancards, même avec une vieille bique dedans, un « joli débris » pareil à moi. Et puis l'auto est une locomotion trop neuve ; elle manque de passé. On aura beau dire, la bête mécanique ne supprimera pas totalement la bête animée. Moins répandu, le cheval restera pourtant, solide au poste, et ça n'est pas encore demain qu'on pourra suivre la chasse et galoper derrière les chiens avec une n'importe-quelle-chevaux. La haie, le tronc d'arbre, le bon mur en pierres sèches et la banquette irlandaise sont des obstacles que le pneu le plus altéré, Michelin ou non, ne saurait boire sans péter comme un ballon rouge. Aussi ai-je puisé, au concours hippique, tous ces derniers après-midi, une confiance très ferme en l'avenir de notre cheval. Ah ! il n'y avait pas pour six cent mille francs de bougies !... et nous n'allumions pas dans le ciel des lueurs d'incendie jusqu'à Étampes, mais c'était bien gentil tout de même, toujours chic et de bon ton. C'était de la France aussi, et pas de la moins bonne qualité que celle des chauffeurs.

Je regardais ces officiers, ces fils de famille, aborder franchement la double barre et la rivière, tout ça jeune, bien en selle, plein de vigueur fraîche et de santé... Il me souvenait du temps où, moi aussi, je venais faire la blague au son des fanfares, et plus tard, l'époque où j'étais du jury avec Mornay et Mackensie-Grieve, à l'Industrie... oui... et ça me mettait comme des flots de rubans dans le cœur...

Il s'interrompt.

— Mais excusez-moi. J'aperçois là-bas notre cher président, je veux aller lui dire que j'ai vu tantôt un certain Jacques de Massa, dont il est le père, qui ne s'est pas mal comporté du tout sur *Fascination*.

* *

La *Société des Pastellistes français* nous invite à visiter, à la salle Petit, sa vingt-troisième exposition. L'ensemble est d'une excellente tenue.

Dès le seuil, M. Guirand de Scévola captive notre attention par une série des plus spontanées, études de femmes, d'enfants et paysages au milieu desquels se détachent trois « terrasses » de Versailles, d'une charmante interprétation vermeille. L'art discret, réservé, d'un si mélancolique isolement que pratique M. Billotte se retrouve avec toutes ses séductions de tristesse dans *le Soir aux carrières d'Argenteuil*, que l'on croirait une vue de Suisse ou de Tyrol, et surtout dans *l'Aurore en Sologne*, où la fine houle des moutons écumant parmi la rousseur matinale des bois laisse aux yeux et à la pensée un souvenir choisi. M. Billotte est un solitaire qui se recueille. On entend toujours chez lui de vagues tintements d'angélus.

Avoueraï-je, avec la franchise que nécessite ma sincère et déjà lointaine admiration pour M. Besnard, que je n'ai pas autant aimé — que j'aurais aimé les aimer — ses quatre envois ? Il semble que, par moments, ce grand artiste, si épris de vérité, en fasse fi dès qu'elle lui paraît trop simple. Il a un penchant de virtuose à découvrir, préférer et souligner l'in vraisemblable du vrai. Ne sait-il pas cependant, aussi bien que nous, le vieux vers de Boileau ?

M. Léandre cherche et trouve souvent. Plusieurs de ses portraits, un de femme en particulier, et un de fillette en rouge, sont d'un agrément sûr et vif, ainsi que *l'Étang*, d'une belle pourpre hardie. *La Jeune Vénitienne* de M. Levy-Dhurmer, avec son casque de cheveux et l'énigme de ses prunelles, m'a rappelé les exquis pages qu'a naguère écrites sur elle Henri de Régnier, et MM. Faivre, Gervex, Gilbert, nous présentent des visages de la plus souriante amabilité. Deux figures d'enfant, de M. Dagnan-Bouveret, une fillette qui s'applique à bien écrire et un petit garçon qui rêve à sa lecture, dénotent, dans leur élégante minutie, une observation aussi exacte que gracieuse.

M. Lhermitte continue à nous communiquer la même impression rustique de droiture et de sécurité avec ses façons de « fusains rehaussés », tableautins de la vie champêtre, de valeurs si rares, en même temps qu'empreints d'un respect filial de la nature. Diderot l'eût aimé.

L'aveuglante poussière des routes provençales et l'azur inexorable des cieux du Midi ont toujours en M. Montenard leur chaleureux apôtre. Et je terminerai en recommandant à la spéciale attention du visiteur d'abord deux vues de Corse de M. Sonnier, remarquables par la délicatesse, l'intensité moelleuse et mesurée de leur coloris : *la Plage de Cargèse* et *Ajaccio après l'orage*, cette dernière d'une étonnante maîtrise ; et ensuite *le Nu au crépuscule* de M. Ménard, qui a la supérieure beauté d'une rêverie grecque, écrite et transposée pour l'enchantement muet des yeux. Pourquoi M. Ménard ne présente-t-il pas ses tableaux à nos concours académiques de poésie ? Nous les couronnerions. Ce sont de pures et nobles stances.

* *

Voici une petite nouvelle qui comblera de joie les amateurs de biscuits. N'allez pas aussitôt vous imaginer que je m'adresse aux gourmands inquiets que préoccupe la grève générale de l'alimentation ? Non. Les biscuits dont je veux parler, quoique jolis à croquer, ne se mangent pourtant pas et c'est ici « Sèvres » qu'il faut entendre, au lieu de « Reims ». Donc on vient de retrouver, paraît-il, en majeure partie, les moules, que l'on croyait perdus ou brisés, des biscuits du dix-huitième siècle qui décoraient les tables et les cheminées des appartements royaux. La manufacture s'occupe déjà de reconstituer « en exactes répliques » ces groupes charmants que nous pourrions, grâce aux soins empressés de M. Baumgart, admirer dans quelques jours au Salon des Artistes français, et les pièces sont au nombre de cent quatre-vingts ! Avec tous les amateurs de cet art de Sèvres si complètement gracieux et parachevé dans l'exquis, nous nous faisons à l'avance une véritable fête à la seule pensée qu'il nous sera bientôt permis d'en posséder quelques échantillons. Je me représente déjà les guirlandes, les fines jambes levées, les plis des voiles inutiles, les espiègles amours entre les pattes du béliet... Je sors. Il faut que j'aille à la recherche d'une vitrine.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LE MONUMENT DE FRAGONARD A GRASSE

La jolie ville de Grasse s'est rappelé fort à propos que Jean-Honoré Fragonard, Parisien de naissance, peintre exquis des Jeux et des Ris, avait passé sous son ciel enchanté toutes les années de la tourmente révolutionnaire, qu'il y avait travaillé, produit quelques œuvres qui comptent parmi les plus gracieuses qui aient jailli sous son pinceau charmant. Et elle vient d'élever à cet artiste exquis une statue que M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, inaugure demain.

Ce monument, elle en a confié l'exécution à un statuaire au talent élégant et nerveux à la fois, à M. Auguste Maillard, qui a réalisé pour elle une œuvre harmonieuse, aimable.

« Frago », comme disent familièrement les fervents du maître, est jeune encore. Sous ses pieds, le chemin est jonché de roses. Assis sur un tronc mort, la palette et la brosse en mains, il va peindre, et son œil vif et fin caresse d'un doux regard attentif son modèle, l'analyse, suit, au delà de la forme périssable qui s'offre à lui, l'apparition de rêve qu'il va réaliser pour l'éternité. Derrière lui, légère et court vêtue, la Muse jolie, sous l'aspect d'une jeune-fille en atours



Le monument de Fragonard, par Auguste Maillard.

simples, passe, un sourire aux lèvres. Et l'Amour, un Amour tout pareil aux angelots des tableaux de sainteté qu'a peints aussi, à maintes reprises, Fragonard, s'arrêtant de jouer parmi les fleurs, attire sur lui d'un gentil geste, naturel et espiègle, l'attention du bon peintre.

Ce groupe, heureusement composé, d'une exécution souple et spirituelle, rappellera excellemment, par ses qualités mêmes, la grâce si captivante du maître qu'il s'agissait de glorifier.

AU THÉÂTRE ANTIQUE DE CARTHAGE

Tunis, 3 avril 1907.

Sous la présidence d'honneur de M. Alapetite, résident général à Tunis, et du docteur Carten, le dévoué et passionné archéologue de la cité punique, l'Institut de Carthage, désireux d'appeler l'attention sur des ruines illustres et de les sauver, vient d'offrir, pour la seconde fois, à la population tunisienne et aux nombreux touristes, un spectacle grandiose et éblouissant.

La représentation débuta par *la Mort de Carthage*, pièce en trois actes de Charles Grandmougin, qui met en scène la résistance désespérée de la colonie phénicienne contre l'envahissement des armées romaines. M. Froment a été saisisant dans le rôle d'Astrubâal; M^{lle} Solange d'Harlez, touchante en fiancée phénicienne, et M^{me} Nunez-Vernet, d'une dignité antique en épouse d'Astrubâal.

Quelques ondées effrayèrent un moment les six mille spectateurs de cet immense amphithéâtre et les innombrables parapluies donnèrent l'illusion d'un vaste parterre de champignons préhistoriques.

Mais le soleil, le radieux, l'éblouissant soleil revint avec *la Prêtresse de Tanit*, la pièce de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, d'une poésie ardente et d'une délicieuse mélancolie. La prêtresse Arrisatbâal, exhumée il y a deux ans hors des ruines puniques et actuellement conservée au musée de Carthage, se réveille de son long sommeil de mort devant une équipe d'ouvriers modernes. Devant le paysage immuable qu'elle reconnaît, elle ne retrouve plus sa ville



Sur les ruines de Carthage : M^{lle} Delvair en prêtresse de Tanit.

L'illustration a déjà montré (6 juin 1906) une vue panoramique du théâtre romain de Carthage pendant une représentation. L'aspect n'a guère changé cette année; aussi reproduisons-nous de préférence une curieuse photographie de M^{lle} Delvair en Arrisatbâal, prise par notre collaborateur M. Charles Géniaux, non au théâtre, mais à l'endroit même où fut découvert, l'an dernier, le sarcophage de cette prêtresse de Tanit.

natale; elle en évoque en phrases passionnées et poétiques la gloire défunte et qu'elle croyait immortelle. Un poète qui passe, qui déchiffre son nom et entend son langage, la rassure, lui cite les noms des héros carthaginois, lui dit qu'elle et son sarcophage contribueront plus à l'éternité de Carthage que toutes les conquêtes et toutes les destructions. Pacifiée, la prêtresse retourne à sa couche de pierre et se rendort au chant du poète et au frissonnement des orges.

Ces vers firent passer dans l'auditoire un souffle de pure beauté et un frémissement de douce tristesse. M^{me} Delvair, du Théâtre-Français, a été sublime d'émotion vraie et d'incarnation antique. Au loin, le golfe de Sidi-Bou-Saïd, la montagne du Ben-Cornine et les ruines de Carthage formaient à cette scène un décor pathétique et légendaire.

MYRIAM HARRY.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA COMPAGNIE P.-L.-M.

M. Mauris, le successeur de M. Noblemaire, est né à Ruffey (Doubs) en 1850. Ancien élève de l'Ecole polytechnique (promotion de 1870), il a appartenu au corps des ponts et chaussées jusqu'en 1884, époque de son entrée à la Compagnie P.-L.-M., comme ingénieur du service de la voie, à Marseille. Trois ans plus tard, il est appelé à Lyon, puis passe au service de l'exploitation dont il devient sous-chef en 1891. Successivement attaché au service général de la voie et à la direction, en qualité d'ingénieur en chef adjoint, il était, en 1899, à la veille du mouvement exceptionnel prévu pour l'Exposition universelle de 1900, placé à la tête du service de l'exploitation. Après y avoir fait face à toutes les difficultés et fourni ainsi les preuves décisives d'une expérience consommée, il se voyait appelé en 1902, à la direction pour seconder M. Noblemaire. Celui-ci prenant sa retraite, le conseil d'administration a jugé qu'il ne pouvait avoir de plus digne successeur dans ce poste éminent que l'homme qui, près de lui, pendant cinq ans, a donné la mesure de ses hautes capacités et, sous des apparences pleines de modestie, de réserve plutôt froide, joint à la fermeté nécessaire à l'exercice de ses fonctions une grande bonté, appréciée du personnel.

M. Mauris est officier de la Légion d'honneur depuis 1902.



M. Mauris. — Phot. Paul Boyer.



L'OCCUPATION D'OUIDA. — Le général Lyautey, suivi de son état-major et d

Nous continuons, sans résultat jusqu'à présent bien appréciable, d'occuper Oujda, dans les conditions les plus pacifiques qui soient.

Le défilé en bon ordre, sous les remparts, puis à travers les rues de la vilaine et sale petite ville, de nos zouaves, tout blancs dans leur tenue de campagne, de nos imposants spahis tricolores, de nos tirailleurs alertes, a évidemment frappé fortement

les habitants d'Oujda, qui en furent les témoins. Mais Fez est loin... et la seule marque d'émotion qu'ait donnée encore le sultan Abd-el-Aziz a consisté dans la rédaction d'une lettre lue solennellement en son nom, dans les mosquées, où il blâme, sans aucune véhémence, l'odieux attentat de Marakech, tout en manifestant quelque étonnement de notre action contre une de ses bonnes villes.

Nous avons dit, la semaine dernière, combien fut peu mouvementée notre prise de possession d'Oujda.

La première constatation qui s'imposa, au cours de la ronde d'inspection que firent dans la ville, à peine arrivés, le général Lyautey et son état-major, marchant précautionneusement entre les flaques d'eau, les lacs de boue et les tas d'immondices qui occupaient la meilleure partie des rues, fut celle de



LE TRANSPORT DES RESTES DU DOCTEUR MAUCHAMP DE MAZAGAN A TANGER

La chapelle ardente sur le pont du croiseur "Lalande": on remarque, près du cercueil, M. et Mme Gentil et leur enfant, venant de Marakech.

Photographie de M. le D^r Douarre.



scadron de spahis, fait son entrée dans Oujda par la porte Bab-el-Khemis. — Photographie de M. Hubert Jacques.

l'ignominieuse malpropreté de ces gens d'Oujda. Le premier ordre transmis le lendemain par le colonel Reibell — qui a pris, comme nous l'avons dit, la direction des affaires municipales — aux troupes campées pour la plus grande partie à 2 kilomètres de la place, fut de s'employer à diriger un grand travail de nettoyage et d'assainissement, qu'on fit commencer par des hommes de corvée réquisitionnés dans la

ville. Oujda aura donc, d'abord, tout gagné à notre venue.

La question sanitaire, connexe de la question de propreté, devait aussi attirer particulièrement l'attention de l'autorité militaire. Et le médecin-major Azémar, du 2^e spahis, qui remplit depuis le mois de janvier, à Oujda, une mission analogue à celle qu'assumait, à Marakech, le malheureux docteur

Mauchamp, ne manque pas de besogne dans les consultations en plein air qu'il donne chaque jour.

Sur la porte principale d'Oujda, on a arboré le drapeau tricolore, un beau drapeau neuf de 10 mètres, confectionné, paraît-il, par des journalistes, et que les habitants regardent en silence et respectueusement. Rien, dans l'attitude du Maghzen, ne permet de prévoir qu'il sera amené bientôt.



CE QUE NOUS SOMMES ALLÉS FAIRE A OUJDA. — Tandis que des corvées nettoient les rues de la ville, le médecin-major Azémar, du 2^e spahis, soigne les maux variés des indigènes.

Photographie de M. Reginald Kann.



Défilé des zouaves dans les rues de la ville.



Le drapeau français flottant sur la porte principale d'Oujda.



Le camp du corps expéditionnaire, à deux kilomètres d'Oujda.



Les troupes bivouaquant sur la grande place; au fond, la mosquée; à droite, le quartier général du général Lyautey.



Un marabout près d'Oujda. — L'automobile est celle qui a conduit sur les lieux un de nos correspondants, M. Valéro.

L'OCCUPATION D'OUJDA*Photographies de MM. Hubert Jacques et Valéro.*



Le cercueil dans une charrette.

A MAZAGAN. — Le cercueil du docteur Mauchamp arrivant de Marakech et traversant la ville pour être embarqué sur le "Lalande".

Photographie de M. Rudolf Hedrich.



A TANGER. — M. Regnault, ministre de France, prononçant son discours devant le cercueil. — Photographie de M. A. Cavilla.

LE RETOUR EN FRANCE DES RESTES DU DOCTEUR MAUCHAMP, ASSASSINÉ A MARAKECH

Voir plus loin la double page.



UN CORTEGE FUNEBRE A TR

Le cercueil du docteur Mauchamp ramené à dos de mulet de Marakech à



ERS LE DÉSERT MAROCAIN

gan (200 kilomètres). — Photographie prise par M. Rudolf Hedrich à quelques kilomètres de Mazagan.

C'est à dos de mulet que les restes du docteur Mauchamp, protégés par un épais et lourd cercueil, ont franchi l'étape, de 200 kilomètres environ, qui sépare Marakech de Mazagan. Le cortège funèbre se composait de quelques Français, à la tête desquels étaient M. Emile Gentil et sa femme, amis intimes de M. Mauchamp, avec leur fillette. Une garde de vingt-cinq soldats du Maghzen avait été donnée comme escorte. Cette chevauchée de quatre jours le long des pistes fut extraordinairement impressionnante. A Mazagan, où le croiseur Lalande était venu chercher le cercueil pour l'amener à Tanger, tous les Européens firent cortège aux restes de notre compatriote, portés sur une charrette qu'escortaient des soldats marocains et qui traversa la ville à travers une foule grouillante. A Tanger, le 4 avril, après une cérémonie qui eut lieu sur le wharf et qui fut aussi solennelle que le permettaient les circonstances, le corps fut embarqué sur la Moulouya, de la Compagnie Touache, qui l'a ramené en France.

UN PLANCHER DE THÉÂTRE A RETOURNEMENT

On pourra voir bientôt fonctionner, dans un nouveau music-hall parisien, édifié rue de Clichy, un système ingénieux permettant de transformer presque instantanément une salle de théâtre en salle de bal, c'est-à-dire de remplacer un plancher garni de fauteuils disposés en amphithéâtre par un plancher nu et horizontal, ou inversement. La solution de ce problème, jusqu'ici étudié sans succès, a été obtenue avec une simplicité de moyens qui en fait presque oublier l'audacieuse élégance. Et le public qui assistera, chaque soir, à la représentation théâtrale de *l'Apollo* éprouvera une certaine stupéfaction en voyant les cinq cents fauteuils où il était assis basculer subitement quelques instants après la chute du rideau, puis tourner comme une roue de moulin, pour aller s'escamoter dans les dessous.



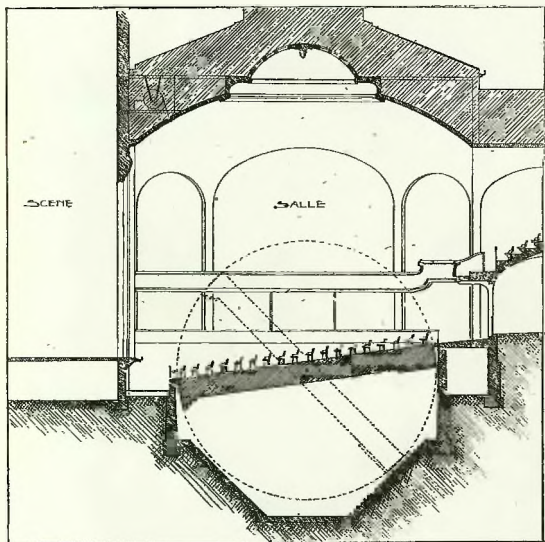
La salle avec ses fauteuils disposés pour le spectacle.

représentation théâtrale, au contraire, le plancher-fauteuils est maintenu dans une pente qui assure une différence de niveau de 2^m,40 entre les rangs extrêmes. Dans l'un et l'autre cas, le plancher est calé aux quatre coins par des verrous.

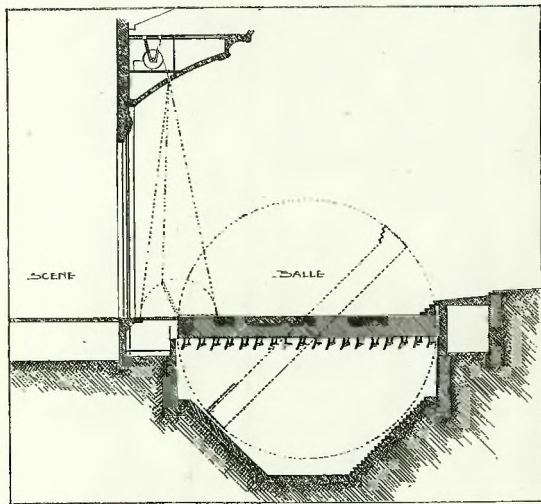
D'autre part, des abattants posés à plat sur le plancher tournant sont manœuvrés par un système de tambours et de fils d'acier aménagé dans la coupole de la salle et viennent, par-dessus le trou de l'orchestre, raccorder le plancher de la salle au plancher de la scène. De même les escaliers d'accès près des avant-scènes se relèvent pour former plate-forme reliant le promenoir au plancher de la salle de bal.

Enfin, la rampe d'éclairage de la scène est montée sur pivots et peut descendre dans les dessous.

Le plancher, fauteuils et tapis compris, pèse 90 tonnes. Mais tout a été calculé pour qu'il se trouve à l'état d'équilibre instable.



Coupe montrant le plancher tournant en position de spectacle.



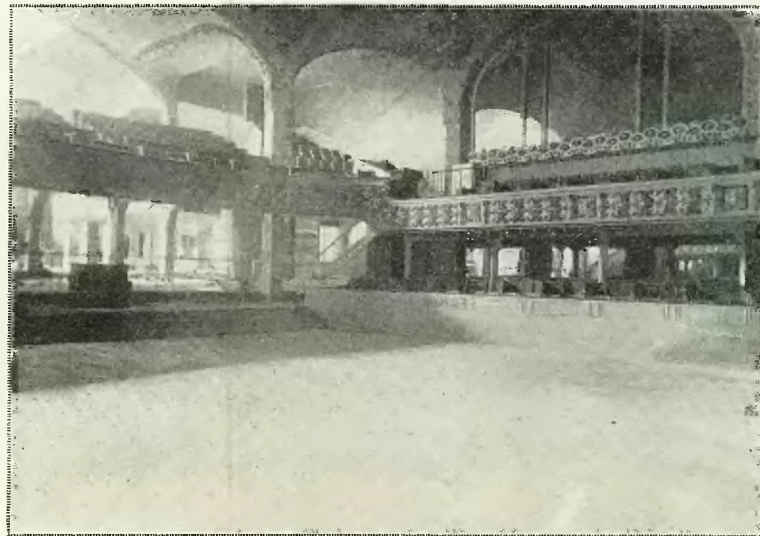
Coupe montrant le plancher tournant en position de salle de bal et la manœuvre des abattants sur l'orchestre.



Tout le parterre culbute...

Nos gravures montrent les diverses phases de cette transformation dont le mécanisme est facile à comprendre. Une carcasse métallique, mesurant 16 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur et, environ, un mètre d'épaisseur, est recouverte d'un plancher sur ses deux faces. L'un de ces planchers est garni de dix-neuf rangées de fauteuils ordinaires. L'ensemble est supporté par un axe horizontal auquel il suffit de faire décrire un demi-cercle pour intervertir les positions respectives des deux planchers qui opèrent leur mouvement partie dans la salle, en rasant la balustrade des loges du rez-de-chaussée, partie dans un trou de 9 mètres de profondeur. La rotation s'accomplit en sept minutes; elle pourrait être plus rapide, et l'on a réglé ainsi la vitesse par simple mesure de prudence.

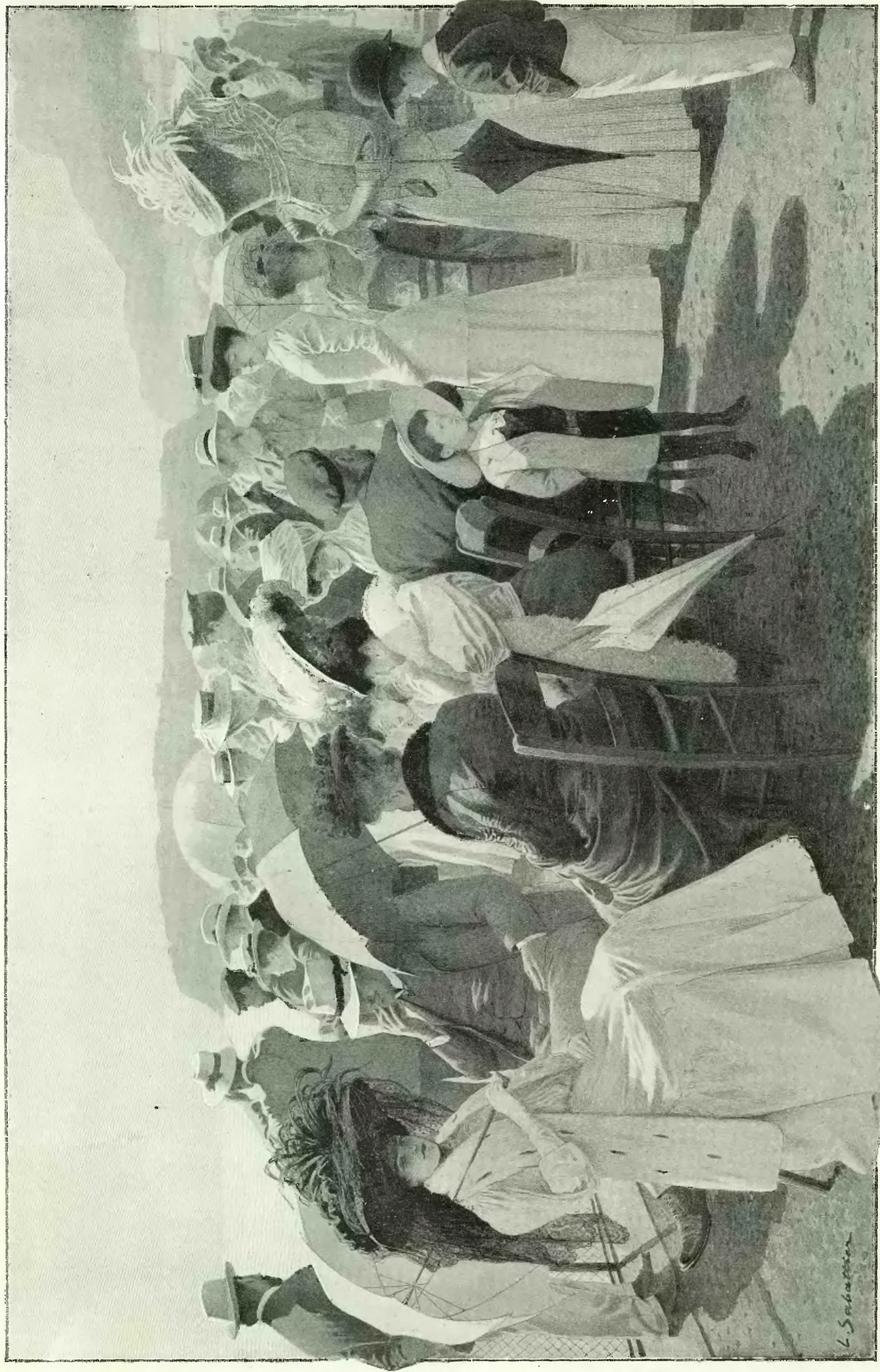
Si l'on désire utiliser le plancher-bal, on arrête celui-ci dans une position horizontale et de niveau avec la scène; pour la



La salle de théâtre devenue salle de bal.

comme le fléau d'une balance, dès qu'il cesse d'être fixé par les verrous. On n'a, dès lors, à vaincre, pour le déplacer, que la résistance des frottements et la force d'inertie. Et il suffit d'un moteur électrique de deux chevaux qui consomme à peine pour 40 centimes de courant à chaque transformation.

Ce plancher curieux, dont la conception première appartient au docteur Eugène Gravelotte, a été exécuté sous la direction de M. J.-Marcel Auburtin, architecte de talent, un des constructeurs du *Palais des armées de terre et de mer* à l'Exposition de 1900. L'installation complète a coûté environ 70.000 francs, dont 45.000 pour le plancher et la partie mécanique, le reste ayant été absorbé pour l'établissement du puits en maçonnerie. Et la plus grande difficulté fut de trouver un ingénieur consentant à faire les calculs nécessaires pour la réalisation d'une idée qui, à beaucoup, parut insensée. F. H.



LES COURSES DE CANOTS AUTOMOBILES A MONACO. — Le public élégant sur le terrain du tir aux pigeons.

C'était, dimanche dernier, la première journée de la grande semaine internationale des canots automobiles à Monaco. Un soleil radieux donna tout son éclat à cette solennité sportive qui avait pour cadre le merveilleux décor de la baie de Monte-Carlo. Du haut des rochers, loggias naturelles, des milliers de spectateurs, venus de tous les points du littoral, assistaient à ces très intéressantes et très brillantes joutes nautiques ; au tir aux pigeons, converti en pesage, se pressait un public cosmopolite des plus choisis. En face de la mer, immense miroir reflétant l'azur d'un ciel d'une pureté idéale, dans une harmonie vibrante de lumière et de couleurs, le tableau de toutes ces élégances printanières fut une véritable fête des yeux.



La maison d'un fermier, M. Stephanide, mise à sac par les paysans révoltés, dans le district Teleorman (sud de la Roumanie).

LES TROUBLES AGRAIRES

EN ROUMANIE

Des troubles, qui rappellent et par leur origine et par les ravages qu'ils ont causés ceux qui se produisaient naguère en Russie, viennent de désoler la Roumanie.

Ils ont éclaté d'abord en Moldavie. Ils avaient alors surtout un caractère antisémite. Les paysans, réellement affamés par de puissants trusts financiers, se soulevèrent. Le mouvement gagna promptement la Valachie, où la révolte, nettement agraire, ne distingua plus entre les gros fermiers venus du dehors et les propriétaires fonciers autochtones. Ce fut une jacquerie. Des bandes d'incendiaires et de pillards se répandirent par le pays. Des paysans, après qu'ils eurent dévasté quelques magasins juifs, envahirent les fermes et les maisons, y saccagèrent tout, brûlèrent les dépôts de blé et de maïs, brisèrent les machines aratoires, les batteuses et les locomobiles destinées à les actionner. Des assassinats furent commis. On massacra des propriétaires. Tout cela en réclamant des terres à cultiver.

Sans doute, des agitateurs avaient préparé un mouvement qui éclatait avec cette soudaineté. On a dit que certains des mate-



Un paysan de Pârlita fusillé le 28 mars par une patrouille, près de Rosiori-de-Vade (sud de la Roumanie).

lots russes du *Kniaz-Potemkine*, réfugiés en Roumanie à la suite de l'équipée que l'on se rappelle, avaient joué le rôle de ferments. A un moment donné, les paysans, en troupes énormes, se mirent en marche des campagnes, jonchées par eux de ruines, vers les villes. Dorohof fut pillé et incendié. Jassy, Braïla, Craïowa, Giurgewo, Galatz, Bucarest même, furent un moment menacés.

Le gouvernement prit rapidement d'énergiques mesures d'ordre pour calmer d'abord cette insurrection véritable. Mais la vue des troupes ne suffit malheureusement pas à calmer les paysans, furieux jusqu'à la démence, que conduisaient parfois des malfaiteurs connus. Toute la lie de la population avait trop beau jeu à profiter de ce mouvement de révolte. Elle ne s'en fit pas faute. Des collisions sanglantes se produisirent sur divers points. Pour réduire un des villages révoltés, on dut même recourir à l'artillerie. Il y eut des morts en trop grand nombre.

Dans ces tristes circonstances, les divers partis se sont mis d'accord pour remédier à des maux réels, à des abus longtemps négligés. La Chambre a adopté par acclamation tous les projets qu'on lui présentait dans ce but, et d'importantes réformes vont, dès maintenant, recevoir un commencement d'application.

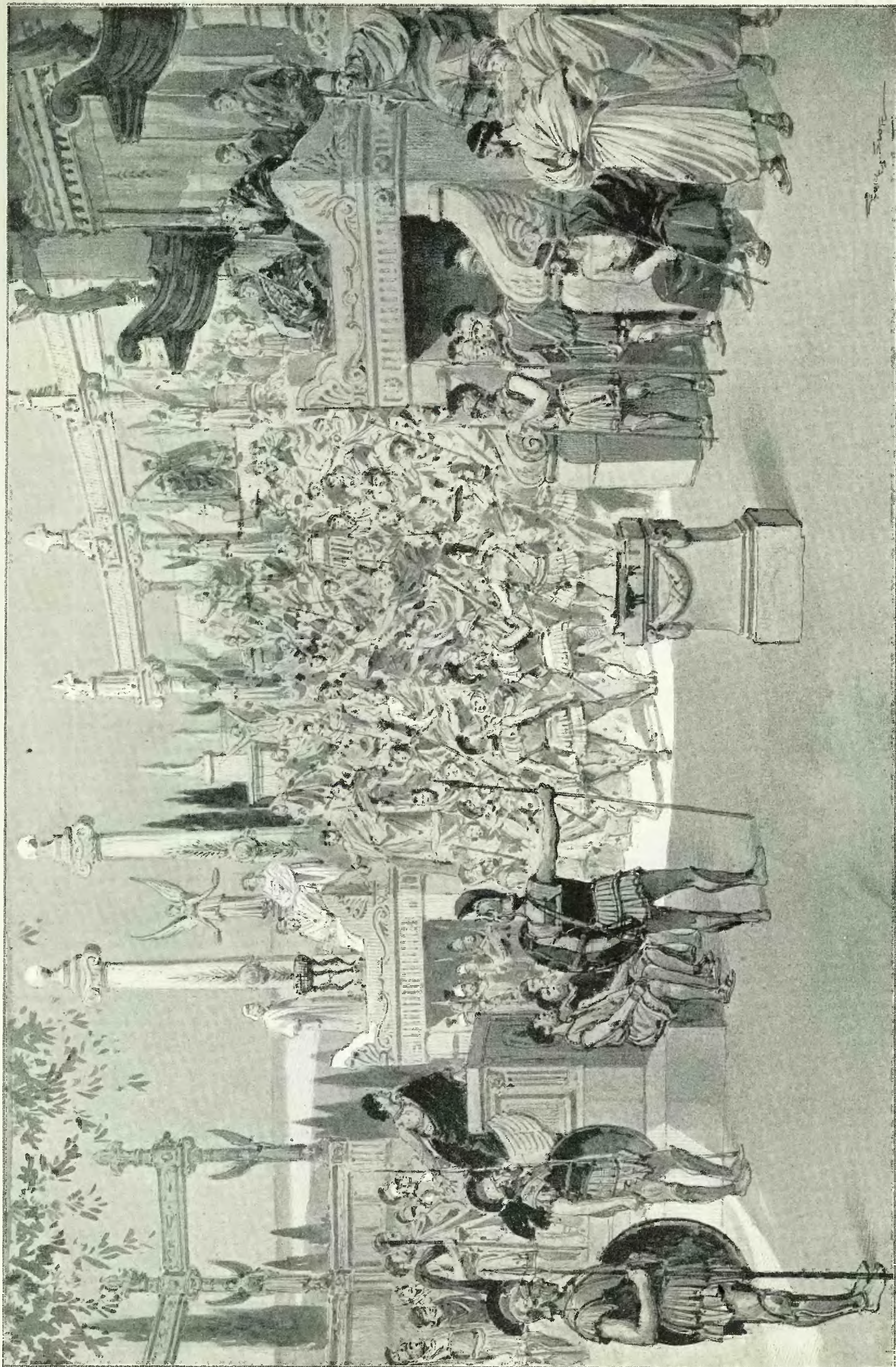


Habitants du nord de la Roumanie, fuyant vers la frontière autrichienne de Bucovine.



Gendarmes autrichiens gardant la frontière de Bucovine pour empêcher les réfugiés roumains de la franchir.

Photographies de nos correspondants, MM. Rodulescu et Schapira.



"TIMON D'ATHÈNES" AU THÉÂTRE ANTOINE-GÉMIER. — L'assemblée du peuple sur la colline du Pnyx (4^e acte).

Un Athénien riche, épris d'idées généreuses, se voit ruiné par la guerre, opprimé par la maladie ; il se révolte contre la destinée et aide de toutes ses forces au triomphe de la démocratie, dont les excès et les injustices le désespèrent bientôt jusqu'à le pousser au suicide... Tel est le thème de ce Timon d'Athènes de M. Emile Fabre, auquel M. Gémier a donné une interprétation de choix et cinq très beaux décors. L'un d'eux, celui du Pnyx, l'hémicycle où s'assemblait le peuple, que représente notre gravure, est particulièrement magnifique et sera considéré, avec sa foule grouillante, pittoresque, ses jeux de scène saisissants, comme l'équivalent du forum romain que M. André Antoine avait reconstitué à l'Odéon pour le Jules César de Shakespeare. L'illustration publiera le mois prochain Timon d'Athènes.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

§ M. Romain Rolland continue, en un quatrième volume, son histoire de la vie intellectuelle du musicien Jean Christophe. Précédemment, en trois livres, remarquables autant par la beauté parfaite de la forme que par le rayonnement de la pensée, M. Romain Rolland nous avait dit l'enfance et les années adolescentes de Jean Christophe. Il nous explique, aujourd'hui, les raisons de la révolte inévitable de Jean Christophe parvenu à l'âge d'homme. *La Révolte* (Ollendorff, 3 fr. 50), c'est, en réalité, un réquisitoire contre la mentalité, contre l'âme, contre l'idéal d'outre-Rhin, exprimés par la philosophie et par la musique allemandes de ce siècle. Jean Christophe, dédaigneux des admirations traditionnelles, rebelle aux enthousiasmes imposés, ne peut plus vivre en Allemagne. La souffrance de son génie comprimée par l'étroitesse de la petite ville l'exaspère jusqu'à l'injustice. Ses nerfs sont à nu ; tout le blesse jusqu'au sang. Il est comme l'un de ces misérables fauves qui agonisent dans la cage où on les enferme. Il lui faut fuir un pays où il y a « trop de musique... » trop de soumission aussi à l'autorité, quelle qu'elle soit, et à la tradition. Il lui faut fuir des gens qui n'ont la force ni d'aimer ni de haïr par eux-mêmes, ni de croire ni de ne pas croire en religion, en art, en politique. Christophe éprouve, au suprême degré, la haine de la force, et comme cette force, autour de lui, est maîtresse partout et de tout, qu'elle menace d'asservir son talent et de banaliser ses conceptions, son esprit cherche le salut dans une évasion nécessaire. Jean Christophe tourne son regard vers la France, attiré, comme tant d'autres Allemands, par la séduction des civilisations latines. La France lui apparaît avec les charmes d'une Française rapidement entrevue : de beaux yeux lumineux, une bouche rieuse, des manières franches et libres, une voix bien timbrée. C'est donc tout naturellement vers la France que Jean Christophe dirige ses pas quand, après une sottise querelle avec des soldats, il se voit dans l'obligation de passer la frontière.

§ Au cas psychologique de Jean Christophe, le jeune musicien allemand — que nous retrouverons sans doute à Paris dans un prochain volume — il nous paraît intéressant d'opposer celui d'Elie Greuze, le jeune écrivain français, dont M. Gabriel Trarieux a fait le héros d'un autre puissant ouvrage (Fasquelle, 3 fr. 50). Jean Christophe et Elie Greuze traversent l'un et l'autre une redoutable crise, intellectuelle et morale. Mais tandis que le premier résiste brutalement, haineusement, aux influences, le second se laisse prendre au « mal du siècle », « créé par Rousseau, entretenu par René et par Goethe, par Stendhal, Sainte-Beuve, Flaubert, Fromentin, Amiel et Barrès », un mal qui résulte d'un désaccord très complexe à la fois politique, mystique, économique et sentimental. Après les troubles sociaux contemporains d'un procès célèbre, Paris apparaît à Greuze comme une vieille cité orientale, glorieuse, mais démodée, assoupie dans le culte du plaisir. Néanmoins, jamais — contrairement à ce qui se passe pour Jean Christophe — l'amour filial de Greuze pour sa patrie ne diminue. Il sent ses liens et les reconnaît indissolubles. La désertion lui semble moins encore criminelle que folle, car « on ne s'évade pas d'un génie ».

§ On trouve, dans *le Coffre-fort vivant*, de M. Frédéric Mauzens (Flammarion, 3 fr. 50), non point une étude philosophique ni une satire sociale, mais simplement une situation bouffonne de vaudeville dont l'auteur a su tirer parti avec infiniment de métier. Le « coffre-fort vivant », c'est Mathias Bernard, un pauvre vieil employé de magasin qui, ayant porté à sa bouche — comme les couturières font de leurs épingles — un diamant d'une immense valeur, a eu le malheur d'avaler cette fortune. La pierre est bloquée dans l'appendice du bonhomme. Et celui-ci se refuse à toute opération. Quand se déclarera l'inévitable appendicite, peut-être se décidera-t-il à se laisser ouvrir le ventre ; mais, jusque-là, rien ne saurait vaincre sa peur du bistouri. La justice se déclare impuissante. La presse discute le cas. Les malfaiteurs guettent ce trésor. La police attache un agent à la personne du coffre-fort vivant qui, épouvanté par les dangers de sa situation, tente

de fuir. Nulle loi ne permet de l'arrêter et une poursuite fantastique commence. On le rejoint en Amérique, où il a manqué de mourir de faim. On l'enferme dans les caves blindées d'une banque et l'aventure se continue, toujours drôle, très drôle.

Pour les bibliophiles.

§ Une des meilleures nouvelles de Guy de Maupassant, *l'Héritage*, vient d'être publiée en édition de luxe chez L. Carteret (200 fr. le volume sur japon, et 75 fr. sur vélin). C'est le type même du livre de bibliophile : une œuvre savoureuse, imprimée à souhait pour le plaisir des yeux, illustrée de compositions ingénieuses et finement gravées. Les illustrations de *l'Héritage*, reproduites à l'eau-forte par M. L. Ruet, sont de M. Maurice Eliot. Elles sont spirituelles et presque toutes — ce qui est rare — interprètent exactement le texte, dans tous les détails du passage choisi. Pourtant ce n'est peut-être pas ainsi qu'il conviendrait d'illustrer du Maupassant. Dans les petites scènes qu'il a composées pour représenter celles que décrit l'écrivain, le dessinateur s'est appliqué assurément à faire les personnages ressemblants. Mais il a été gêné le plus souvent par l'exiguïté de son cadre, et il n'a pu en somme nous donner que de minuscules silhouettes. Pourquoi n'avoir pas pris le parti de portraiturer simplement, en pied ou en buste, sans souci de les faire agir, M. Cachelin et M. Lesable, M. Maze et le père Savon, tante Charlotte et Cora ? Ce serait la matérialisation des figures évoquées si minutieusement par Guy de Maupassant. Si les effigies étaient réussies, nous n'aurions plus d'autre conception de Cachelin ou de Maze, de Lesable ou de Cora. Et nous imaginions bien facilement nous-mêmes des scènes comme celle de l'effondrement de Lesable sous l'œil méprisant de sa femme après la visite au docteur, — dont M. Maurice Eliot n'a pu tirer qu'une vignette peu significative.

Beaux-Arts.

§ A la collection déjà riche des *Maîtres de l'art*, M. Louis Gillet vient d'ajouter une enthousiaste étude sur Raphaël (Lib. de l'Art ancien et moderne, 3 fr. 50). On sait que le culte voué à Raphaël jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle a perdu beaucoup de ses fervents et que le maître fut durement critiqué, dans son art et dans son influence, par les préraphaélites. Mais, si le règne des primitifs — qui dure encore — a remplacé le sien, on n'en commence pas moins à revenir à des jugements plus équitables. Et M. Gillet, qui demeure un pieux admirateur du grand artiste, n'hésite pas à nous dire que « le jour où Raphaël aurait cessé d'être compris marquerait la perte non seulement d'une œuvre d'art, mais d'une civilisation tout entière ».

§ Avec, en introduction, une brève mais savante étude de M. Teodor de Wyzewa, un album édité par la maison Gittler (5 fr.) reproduit, en quarante-deux photographies, *l'Œuvre peint de Jean-Dominique Ingres* qui, comme son grand rival Delacroix, fut un phénomène isolé dans l'école de peinture française du dix-neuvième siècle. — Chez le même éditeur, M. de Wyzewa fait paraître — en plusieurs petits volumes (ch. vol. 1 fr.) — une traduction de *la Vie des peintres italiens*, de Giorgio Vasari. La série est inaugurée par une étude sur Filippo Lippi et Botticelli.

§ *Prague*, la glorieuse capitale de la Bohême, *Palerme et Syracuse*, les deux admirables joyaux de la Sicile antique, telles sont les trois villes d'art célèbres que, ce mois-ci, l'éditeur H. Laurens nous invite à visiter. Les guides — M. Louis Léger, de l'Institut, qui veut bien nous conduire dans les châteaux, les églises et les cimetières de Prague, et M. Ch. Diehl qui s'offre à diriger nos pas parmi les ruines grecques et les vestiges moyenâgeux des villes siciliennes — sont érudits et sûrs. Ils seront assurément suivis par tous les amoureux des vieilles pierres, par tous les touristes en chambre (ch. vol. 4 fr.).

Hygiène.

§ On doit souhaiter que le livre excellent publié sous ce titre : *l'Hygiène moderne*, par M. le docteur J. Héricourt (Flammarion, 3 fr. 50), soit lu par les jeunes gens à leur entrée dans le monde. L'hygiène, si négligée dans notre enseignement, est, en effet, la base même de la morale. Elle formule les prescriptions qui assurent la santé de l'individu ; elle fait de la lutte contre les passions un exercice normal et quotidien.



Le laboratoire de parasitologie du docteur Audain à Haïti.

(Le docteur Audain a la barbe taillée en pointes.)

Mais, s'il n'est permis de méconnaître aucune des grandes lois de l'hygiène, il n'est pas toujours aisé de les appliquer selon les circonstances et dans leur exacte mesure. Aussi des guides, comme l'ouvrage, savant et familier, de M. le docteur Héricourt, sont-ils toujours nécessaires. — Très utile aussi, mais dans un ordre d'idées plus spécial, le traité, plein de sages conseils, de M. le docteur Blomet sur *l'Hygiène du chauffeur, le moteur humain*, un livre qu'il nous fallait rapprocher du précédent (Dunod et Pinet, 6 fr.).

Divers.

§ Citons : *Pourquoi ?* (Juvén, 3 fr. 50), une nouvelle traduction des *légendes et rêves* de Tolstoï, par M. E. Halpérine Kaminski ; *Religion et Evolution*, une série de conférences du célèbre professeur Haeckel (Schleicher, 3 fr. 50) et *Descendance de l'homme* (même série), par un des principaux disciples d'Haeckel, Guillaume Bösche ; le tome II des *Œuvres de Michel Bakounine* (Stock, 3 fr. 50) ; *A travers l'Amérique du Sud* (Flon, 4 fr.), par M. J. Delebecque ; *le Vingtième Siècle politique, année 1906* (Fasquelle, 3 fr. 50), par M. René Wallier ; *la Vie de Paris, 1906* (Lemerre, 3 fr. 50), par M. Jean-Bernard ; *le Pointer* (Flon, 8 fr.), par M. William Arkwright, ouvrage traduit de l'anglais par le baron Jaubert ; *le Code télégraphique simplex* (Soc. d'édition vulgarisatrice, Marseille, 2 fr. 50) ; *l'Album illustré des flottes de combat* (Berger-Levrault, 7 fr. 50), par le commandant de Balincourt ; *l'Almanach du marin, 1907*, par Ned Noll (Lavauzelle, 2 fr.) ; la 16^e édition de *Paris et ses environs*, par Karl Baedeker (7 fr. 50) ; *l'Annuaire officiel de l'armée française, 1907* (Berger-Levrault, 13 fr., broché ; 15 fr. cartonné) ; *la Mutualité au régiment* (Lavauzelle, 3 fr.), par le capitaine Favier ; *les Procès célèbres de l'année judiciaire 1905-1906*, par M. Edgard Troimaux (Lib. universelle, 3 fr. 50) ; une précieuse *Bibliographie des chants populaires français*, par M. de Beaurepaire Froment (Edit. de la Revue du traditionnisme, 1 fr. 50).

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA MÉDECINE FRANÇAISE A HAÏTI.

Le gouvernement français vient de décerner la croix de la Légion d'honneur à un médecin d'Haïti dont le nom, à peu près inconnu du grand public, mérite d'être signalé à nos lecteurs. Le docteur Audain, après avoir fait en France toutes ses études classiques et médicales et avoir été admis comme interne dans les hôpitaux de Paris, est retourné dans son pays où il a fondé, à Port-au-Prince, une véritable école scientifique médicale pour l'étude des maladies tropicales. N'ayant pu organiser une Assistance publique analogue à la nôtre, il a créé successivement une Société de prévoyance médicale, une Ecole libre de médecine et d'obstétrique, une clinique gratuite qu'en souvenir de son ancien maître il a appelée Polyclinique Péan. Enfin, depuis quelques années, il dirige un laboratoire de parasitologie et de bactériologie

cliniques reconnu d'utilité publique et subventionné par la république d'Haïti. C'est dans ce laboratoire que le docteur Audain a découvert le bacille caractéristique du paludisme tropical, une des affections les plus meurtrières de nos possessions d'outre-mer et encore peu connue, malgré les travaux considérables de nos médecins coloniaux.

L'importance de cette découverte atteste une fois de plus la valeur des méthodes françaises et elle place au premier rang, pour l'étude de la médecine tropicale, la jeune Ecole haïtienne.

LE COMMERCE DES NOYAUX D'ABRICOTS.

Depuis quelque temps, l'amande des noyaux d'abricots est employée à la place de l'amande de l'amandier dans la confection des pâtisseries ordinaires ; de là un nouveau commerce qui est en voie de prendre un important développement à Majorque, des Baléares, où les abricotiers sont cultivés sur une très large échelle, et où la fabrication de la pulpe d'abricot est une spécialité d'un très gros rapport.

Ainsi, l'année dernière, l'île en a produit 50.000 caisses de 100 kilos.

En raison de la hausse du prix des amandes de l'amandier, les noyaux d'abricots sont maintenant très demandés, particulièrement par l'Angleterre et surtout par l'Allemagne.

Il y a d'ailleurs des noyaux doux et des noyaux amers. Les premiers atteignent le prix de 145 pesetas les 100 kilos, soit un tiers en plus du prix de l'année 1906.

LE RÔLE DE L'EAU DANS LES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES.

Les théories du volcanisme sont encore fort incertaines. Depuis longtemps on tend à admettre que les éruptions sont produites par une irruption soudaine de l'eau de la mer dans les profondeurs incandescentes de la terre, d'où résulterait un dégagement de vapeur formidable. Plus récemment, on s'est demandé si l'eau qui met les volcans en ébullition ne proviendrait pas de la décomposition des roches à laquelle une théorie nouvelle, qui a paru fort hasardée, attribue la formation des eaux minérales.

M. Albert Brun, de Genève, en étudiant les phénomènes de la dernière éruption du Vésuve, a fait des constatations qui sembleraient infirmer ces hypothèses. On trouve à l'état sec, dans le cratère, certains sels chlorés très hygroscopiques qui deviendraient déliquescents sous l'influence de la vapeur d'eau froide et qui, en présence de vapeur d'eau chaude, se décomposent instantanément. En outre, les cendres vésuviennes, même à la température relativement basse de 20 degrés, sont extrêmement avides d'eau ; enfin, M. Brun a pu faire cristalliser, sans eau et sans pression, tous les produits vésuviens. D'autre part, les nuages de vapeur d'eau aperçus au-dessus du Vésuve peuvent être produits par des phénomènes de condensation atmosphérique, et des gaz autres que la vapeur d'eau sont capables de provoquer les explosions volcaniques. M. Brun croit, dès lors, pouvoir conclure que l'eau est un facteur inutile dans les phénomènes volcaniques.

L'AMPUTATION D'UN TRANSATLANTIQUE.

Quelques jours après la catastrophe du *Berlin*, le *Suevic*, l'une des meilleures unités de la flotte de la White Star, accrochait son avant aux écueils du cap Lizard, à l'extrémité de la Cornouaille. La mer était démontée, et les nombreuses tentatives pour dégager le navire échouèrent lamentablement.

Alors qu'on abandonnait tout espoir de sauver l'épave, un ingénieur proposa un expédient dont il garantissait le succès : scier le navire à l'aide de cartouches de dynamite, laisser accrochée aux écueils la partie qu'ils avaient happée, et dégager l'autre partie, qu'on remorquerait à Southampton ! Ce programme hardi, qu'on qualifiait déjà d'insensé, fut exécuté à la lettre.

Le sciage, commencé vers la fin de la troisième semaine de mars, se poursuivait lentement, en raison du mauvais état de la mer. Quand les chaloupes à vapeur pouvaient s'approcher de l'épave, les artificiers fixaient en bonne place leur cartouche de dynamite, et une sourde détonation annonçait bientôt que le *Suevic* portait au flanc une nouvelle blessure. Des fragments de tôle furent plusieurs fois projetés à 200 ou 300 mètres dans l'intérieur des terres, et l'on dut établir un cordon de gardes autour de la zone dangereuse.

Enfin, l'amputation fut à peu près terminée le 1^{er} avril. Des deux côtés de la quille, à 184 pieds de l'extrémité de la proue, on distinguait l'alignement vertical des déchirures. Le 2, on put constater de la côte que la silhouette du navire ne présentait plus une apparence rectiligne, mais bien une ligne légèrement brisée, dont l'angle se dessinait nettement au-dessus des entailles. Il ne restait plus qu'à donner le coup de grâce.

Les deux parties du navire, l'une longue de 61^m,50, l'autre longue de 135 mètres et lourde du poids des machineries, ne tenaient plus que par les tôles d'acier du pont. Quelques cartouches de dynamite suffirent à trancher ce dernier lien, et, salué par les acclamations de milliers de spectateurs, le gigantesque amputé se détacha du rocher qui le retenait captif depuis deux semaines et suivit les quatre remorqueurs qui l'entraînaient vers Southampton.

Ce sera un jeu pour la White Star de faire construire, dans ses chantiers de Belfast, une proue qui sera remorquée à Southampton et greffée sur la blessure béante. Avant un an, le *Suevic* aura repris le cours de ses destinées. Et déjà l'on annonce que les Américains vont appliquer le nouveau procédé au sauvetage de leur grand paquebot, le *Dakota*, échoué depuis un mois sur les côtes du Japon.

LA TEMPÉRATURE DES WAGONS FRIGORIFIQUES.

C'est aux Etats-Unis que furent construits les premiers wagons frigorifiques ; en France, ils sont en usage depuis 1903. Divers systèmes sont employés pour maintenir un abaissement de température déterminé : courants d'air produits par des ventilateurs, détente de gaz liquéfiés, fonctionnement de machines à glace.

Le tableau suivant indique les meilleurs résultats obtenus jusqu'ici par les Compagnies de chemins de fer français :

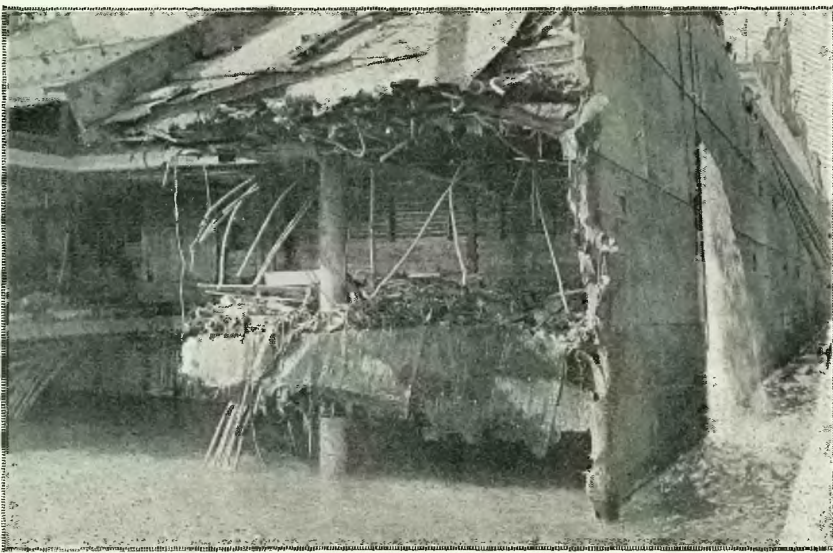
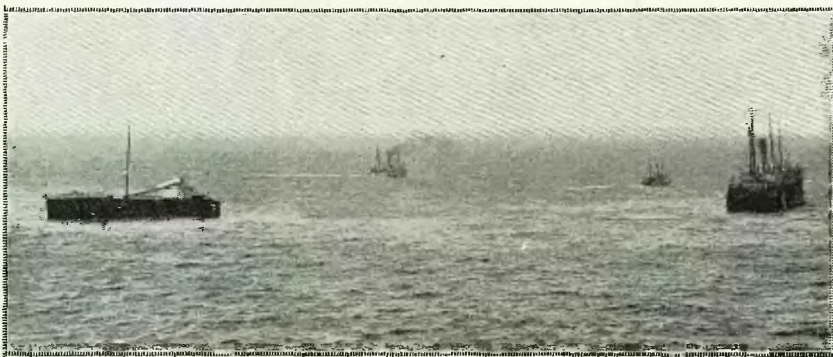
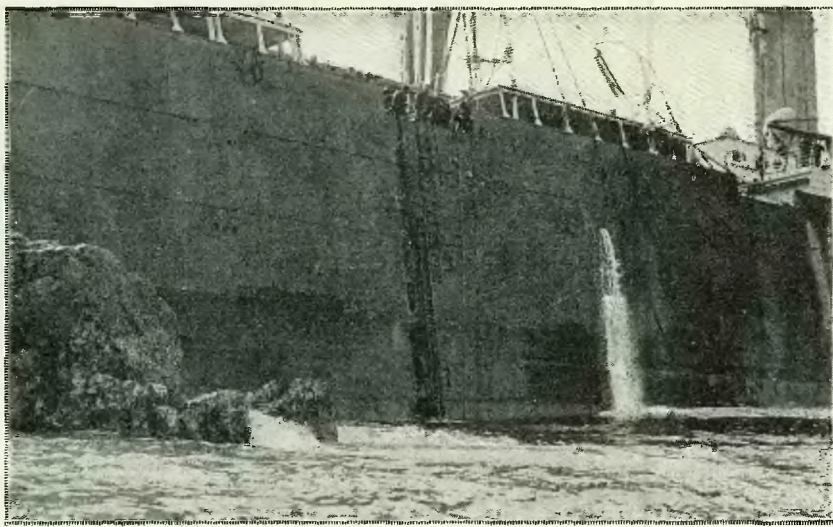
Trajet	Kilomètres	Marche en heures.	Température à l'arrivée
Lyon-Paris	507	16	8°
Perpignan-Paris . .	1.000	31	9°
Paris-Boulogne . .	254	7	6° 6
Paris-Boulogne, aller et retour . .	508	48	2°
Paris-Boulogne, quatre voyages aller et retour . .	2.032	96	3°

Le trajet simple Paris-Boulogne avait été accompli un jour de chaleur exceptionnelle.

UNE PLANTE TOXIQUE POUR LES POISSONS.

Le *Tephrosia Vogelii* est une légumineuse herbacée très commune à Madagascar, aux îles Comores et sur toute la côte est de l'Afrique.

A peu près inoffensive pour l'homme, elle est employée par les indigènes pour pêcher les poissons. Voici comment ils s'y prennent : la plante fraîche est écrasée et la pulpe est macérée avec un peu d'eau, puis nouée dans un linge et déposée par paquets dans l'étang ou la rivière à courant peu rapide où l'on veut pêcher ; le poisson ne tarde pas à être paralysé et à monter à la surface. On peut alors le prendre à la main et le consommer sans inconvénient.



De haut en bas : 1. Les points de déchirure préparés pour les cartouches de dynamite à la coque du *Suevic*. — 2. Ensemble du *Suevic*, pris par son avant sur un écueil (on distingue la fumée des explosions de dynamite). — 3. Après l'amputation : l'avant reste accroché sur l'écueil, l'arrière flotte et se détache. — 4. L'avant est abandonné, l'arrière est remorqué vers Southampton. — 5. Au quai de Southampton : vue de la coupure soigneusement calfatée.

UN TRANSATLANTIQUE AMPUTÉ DE SON AVANT, AU CAP LIZARD

M. Harriot a extrait de cette plante un principe presque insoluble dans l'eau, la *Téphrosine*, qui tue les poissons à une dose bien inférieure à la plus petite dose toxique des poisons connus.

Ainsi, pour le gardon, par exemple, la mort survient en trente minutes dans une dilution à 1 pour 250.000, et en une heure quarante-cinq minutes dans une dilution à 1 pour 50.000.000.

En admettant que son pouvoir toxique ne soit pas annihilé par cette dilution extrême, il faudrait 300 litres d'une solution semblable d'aconitine pour tuer un homme.

LES ÉTUDIANTES EN ALLEMAGNE.

Les étudiantes ont eu quelque difficulté à s'acclimater en Allemagne ; mais la période difficile est maintenant franchie, et leur nombre, qui n'était encore que de 137 en 1904, s'est élevé à 211 en 1906.

C'est Fribourg qui possède le plus grand nombre d'étudiantes, soit 58 ; puis viennent Heidelberg (57), Munich (55), Leipzig (27), Wurzburg (8), Tubingen (5), Erlangen (1).

On compte 108 étudiantes en médecine, 66 étudiantes en philosophie, lettres et histoire, 22 étudiantes en mathématiques et sciences naturelles, 10 en sciences politiques, 4 en droit et 1 en pratique dentaire.

UNE PINCE OUBLIÉE DIX ANS DANS L'ABDOMEN.

Chacun a entendu parler des cas où, au cours d'une opération, le chirurgien a oublié, dans le corps, et principalement dans l'abdomen, de l'opéré, une pince, une éponge, même une serviette, qu'il a fallu aller rechercher quelques jours ou... quelques semaines plus tard.

Un journal médical anglais vient de signaler un cas de ce genre qui est surtout remarquable par la durée du séjour de l'instrument oublié dans l'abdomen. Un chirurgien fut récemment consulté, en Australie, par une femme qui avait été opérée, dix ans et six mois auparavant, d'un ovaire malade, et qui, depuis ce temps, se traînait de malaise en malaise. A l'examen, le chirurgien reconnut qu'elle avait dans l'abdomen un instrument de chirurgie, qui semblait être une pince, et qui, devait être là depuis l'opération. L'examen radioscopique confirma son opinion, et l'on décida de retirer cet instrument qui fut aussitôt enlevé. C'était bien une pince qui s'était logée dans un repli des intestins, l'irritation qui en résulta ayant causé une adhérence de ceux-ci qui empêcha le corps étranger de circuler. S'il avait pu se déplacer, nul doute que la malade n'eût succombé à une perforation.

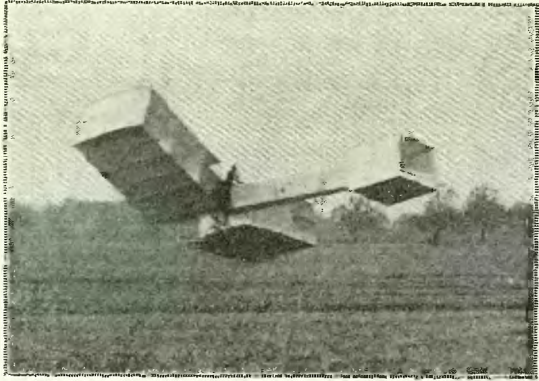
Ce qui est étonnant, c'est que la malade ait pu mener une vie qui était à peu près celle de tout le monde, et qu'elle ait pu même danser. On sera moins surpris d'apprendre qu'elle était souvent tout à coup paralysée par une vive douleur — assez forte pour provoquer un évanouissement — et que, pendant des jours entiers, elle était incapable de se mouvoir.

A PROPOS DES POUDRES B

A l'occasion de notre étude sur les poudres B, nous avons reçu de divers spécialistes des lettres très documentées discutant, au point de vue scientifique, les propriétés de ces poudres. Quelque intéressantes que puissent être, les théories développées par nos correspondants, il nous est impossible de suivre ces derniers sur le terrain où ils voudraient nous engager, car nous risquerions de transformer *L'Illustration* en une annexe de la *Revue des poudres et salpêtres*.

L'Illustration ne prétend pas apprendre aux ingénieurs chimistes si les poudres actuelles sont des nitros, des nitrates ou, comme nous l'écrivait M. Justin-Mueller, des éthers de l'acide nitrique ; si elles se décomposent parce qu'elles sont colloïdales, ou malgré qu'elles soient colloïdales, etc. Toutes ces questions ont sans doute une haute importance théorique, mais elles ne sont abordables que pour les initiés.

Nous avons voulu seulement donner quelques indications générales à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas le temps d'étudier le fond même de la question. Ceux qui voudraient aller plus loin trouveront dans les *Annales de chimie et de physique*, le *Mémoire des poudres et salpêtres*, le *Moniteur scientifique du docteur Quesneville*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, le *Bulletin de la Société d'encouragement*, et dans les divers cours de chimie organique ou encyclopédies chimiques tous les renseignements qu'ils pourront désirer.



Le Santos 14 bis prêt à toucher de l'aile gauche.



Le Blériot vient de toucher de l'aile droite (l'hélice tourne encore).



Le Delagrange prenant son vol. — Phot. Raffaele.

TROIS NOUVELLES EXPÉRIENCES D'AÉROPLANES

Les aéroplanes continuent leurs expériences. M. Santos-Dumont a réussi à s'élever avec son ancien aéroplane, légèrement modifié; mais, au bout d'une vingtaine de mètres, l'appareil toucha de l'aile gauche et atterrit assez rudement. L'aéroplane de M. Blériot a volé 5 ou 6 mètres; l'aile droite ayant touché terre et l'hélice ayant continué à tourner, il fut légèrement endommagé. Enfin, après avoir roulé seulement une vingtaine de mètres, le Delagrange s'est élevé dans un vol magnifique, superbement équilibré. Il avait parcouru environ 50 mètres, à 3 mètres de hauteur, lorsque la courroie de sa pompe se déchira. Il atterrit aussitôt en subissant des avaries sans gravité. Telle est la vraie cause d'un accident qui a été inexactement raconté et d'où l'on ne saurait conclure à une imperfection sérieuse du moteur.

M. Savoie,
secrétaire du syndicat des ouvriers
boulangers.M. Bousquet,
secrétaire général des syndicats
de l'alimentation.

LA GRÈVE DE L'ALIMENTATION

L'agitation syndicaliste organisée pour la grève générale des corporations dites de l'alimentation met de nouveau en vedette deux des principaux meneurs, bien connus parmi les orateurs les plus écoutés des réunions de la Bourse du travail, et qui se signalèrent déjà comme promoteurs d'une manifestation identique, le 1^{er} mai de l'an dernier : M. Bousquet, secrétaire général des syndicats intéressés, et M. Savoie, secrétaire du syndicat des ouvriers boulangers. Le premier, brun, d'allures vives, a la façon de véhémence du Méridional; le second, blond, l'air plus réfléchi, est moins exubérant; mais tous deux se montrent également pénétrés de leur importance. Ne figurent-ils pas au nombre des « hommes du jour » dont les journaux, à l'envi, répètent le nom et reproduisent les paroles ?

LES DÉBUTS DE POLIN DANS L'OPÉRETTE

Polin, le fameux diseur de chansonnettes militaires, le troupier désopilant, le tourlourou idéal, déserte pour un temps les scènes de café-concert et aborde l'opérette. Il vient de débiter — si l'on peut encore parler de débuts pour un artiste de cette notoriété — aux Capucines dans une parodie de l'antique : *Son petit frère*, de MM. André Barde, pour les paroles, et Charles Cu villier, pour la musique. On aura peine à reconnaître, sous la tunique grecque, le comique qui nous a tant divertis sous celle du tringlot ou du pousse-cailloux.

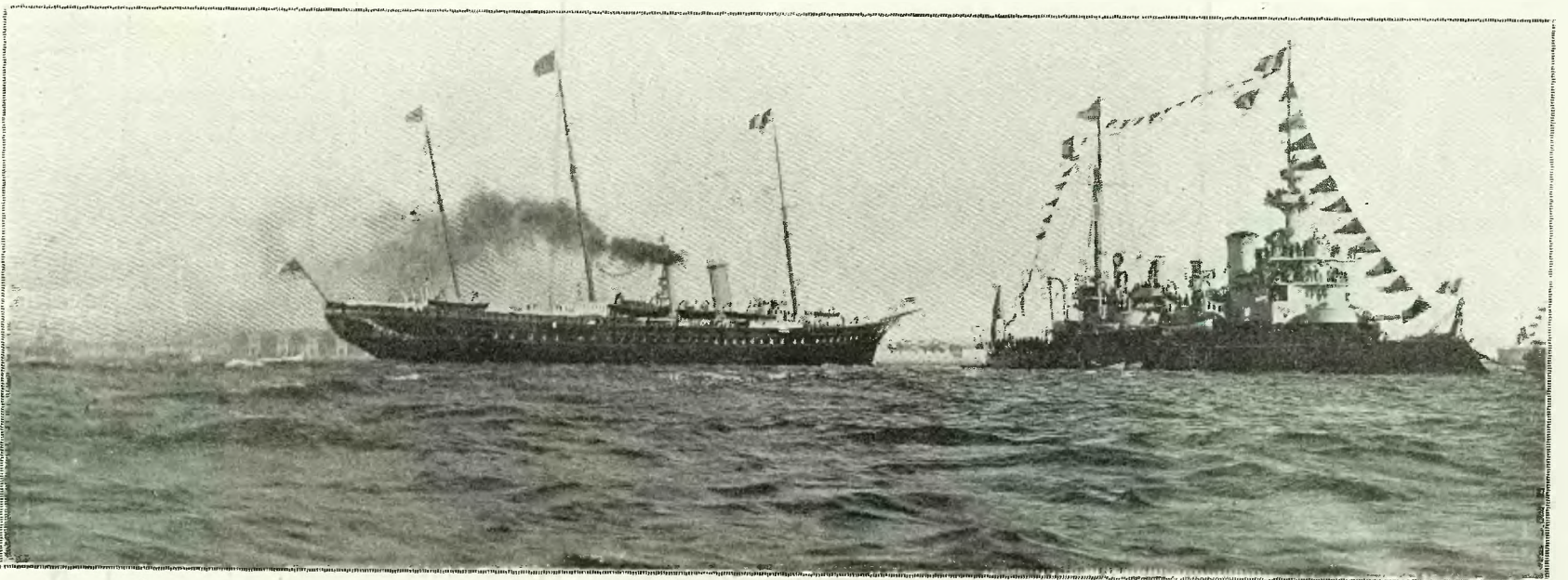


Polin.

Marguerite Dev I.

Defreyn.

Le tourlourou Polin sous la tunique grecque. — Phot. P. Boyer.



LE VOYAGE DU ROI D'ANGLETERRE. — Le yacht royal "Victoria-and-Albert" quittant Toulon pour Carthagène : à droite, le "Suffren". — Phot. Giraud.
Le roi Edouard VII, qui était en villégiature à Biarritz, vient de se rendre, avec la reine Alexandra, à Carthagène, pour y rencontrer le roi Alphonse XIII. Le roi et la reine d'Angleterre s'étaient donné rendez-vous à Toulon, où les attendait le yacht royal *Victoria-and-Albert*. Edouard VII arrivait vendredi soir à Toulon, où, samedi matin, le rejoignait la reine. Dans la matinée, le roi Edouard allait, mû, selon son expression, « par un sentiment de pitié », visiter l'*Iéna*. L'après-midi, le *Victoria-and-Albert* quittait l'arsenal et faisait route pour les eaux espagnoles, salué au passage par notre escadre.